

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Les] philosophes [Document électronique] : comédie en 3 actes, en vers,  
représentée pour la première fois par les Comédiens françois ordinaires du  
Roi, le 2 mai 1760 / par M. Palissot de Montenoy,...

ACTE 1 SCENE 1

p1V

*la scène est à Paris.*

p2

Damis, Marton.

Damis.

Non, je ne reviens pas d' un semblable  
vertige.

Rompre un hymen conclu !

Marton.

Tout est changé, vous dis-je.

Damis.

Mais encor ?

Marton.

Mais encor, vous êtes officier ;  
notre projet n' est pas de nous mésallier.  
Nous voulons un mari taillé d' une autre étoffe ;  
en un mot, nous prenons un mari philosophe.

Damis.

Que me dis-tu, Marton ?

Marton.

Je vous étonne fort ;  
mais ne savez-vous pas que les absents ont tort ?  
Trois mois ont operé bien des métamorphoses :  
peut-être dans trois mois verrons-nous d' autres  
choses.

Vous pourrez reparaître alors avec succès ;  
mais jusques-là, néant. En dépit du procès  
qui devait se finir par votre mariage,

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

sans appel aujourd' hui la pomme est pour le  
sage.  
Damis.  
Le moyen que l' on change ainsi dans un moment !

p3

Marton.  
Toute femme est, monsieur, un animal changeant.  
On pourrait calculer les jours de Cydalise  
par les différents goûts dont son ame est  
éprise :  
quelquefois étourdie, enjouée à l' excès,  
d' autres fois sérieuse, et boudant par accès ;  
coquette, s' il en fut, en sauvant le scandale,  
prude à nous étourdir de son aigre morale ;  
courant le bal la nuit, et le jour les sermons ;  
tantôt les directeurs, et tantôt les bouffons.  
C' était-là le bon tems. Mais aujourd' hui que  
l' age  
fait place à d' autres moeurs, et veut un ton  
plus sage,  
madame a depuis peu réformé sa maison.  
Nous n' extravaguons plus qu' à force de raison.  
D' abord on a banni cette gaité grossiere,  
délices des traitans, aliment du vulgaire ;  
à nos soupés décens tout au plus on sourit.  
Si l' on s' ennuie, au moins c' est avec de l' esprit.

p4

Quelquefois on admet, au lieu de Vaudevilles,  
de savans concerto, de grands airs difficiles ;  
car il faut bien encore un peu d' amusement.  
Mais notre fort, monsieur, c' est le raisonnement.  
Quelque tems, dans le cercle, on parla politique ;  
enfin tout disparut sous la métaphysique.  
Damis.  
Quelque chargé que soit ce bizarre tableau,  
je livre Cydalise aux traits de ton pinceau ;  
je m' en rapporte à toi. Mais que fait Rosalie ?  
Marton.  
Ce que nous faisons tous, monsieur ; elle s' ennuie.  
Damis.  
Aux voeux de mon rival son coeur s' est-il  
rendu ?  
Marton.  
Non, ce coeur est à vous. L' amour l' a défendu  
contre tous les projets d' un rival téméraire ;  
mais votre sort dépend de l' aveu d' une mere,

p5

ensorcelée au point que je n' ai plus d' espoir.  
Pardonnez-moi ce mot ; je vois comme il faut  
voir.

Damis.

Elle fut mon amie, et je me flatte encore...

Marton.

Le bel esprit, monsieur, est tout ce qu' elle  
adore.

C' est une maladie inconnue à vingt ans ;  
mais bien forte à cinquante. Encore avec le  
tems,  
on pourrait espérer un retour de sagesse,  
s' il en était quelqu' un contre cette faiblesse,  
quand à certains degrés elle a fait des progrès.  
Dans les commencemens, moi-même j' espérais ;  
mais sachez tous nos maux et ceux qui vont  
les suivre.

Entre nous...

Damis.

Hé bien ? Quoi ?

Marton.

Madame a fait un livre.

Damis.

Bon !

p6

Marton.

Qui même à présent s' imprime *incognito* .

Damis.

Quelque brochure ?

Marton.

Non : un volume *in-* quarto.

Damis.

Je lui conseille fort de garder l' anonyme.

Mais, dans ces beaux esprits que Cydalise  
estime,

n' en est-il donc aucun assez droit, assez franc,  
pour lui montrer l' excès d' un travers aussi  
grand ;

pour la désabuser ?

Marton.

Eux ! Ils se moquent d' elle ;

ils ont tous conspiré de gêner sa cervelle ;

sur-tout votre rival. Comme il connaît son

goût,

il ne se borne pas à l' applaudir en tout ;

il la fait admirer par messieurs ses semblables,  
tous charlatans adroits, et flatteurs agréables,  
ravis de présider dans sa société,

d' y porter leurs erreurs, et faisant vanité

p7

de dominer ici sur un esprit crédule,  
qu' ils ont l' art d' aguerrir contre le ridicule.

Damis.

Et ce sont-là, dis-tu, des philosophes ?

Marton.

Oui ;

du plus grand air encor. Paris en est rempli.

Mais pour établir mieux leur crédit chez madame,  
et pour mieux pénétrer jusqu' au fond de son  
ame,

ils nomment aux emplois vacans dans la maison.

Leur choix, toujours guidé par la saine raison,  
quel qu' il soit, à madame est toujours sûr de  
plaire.

Je soupçonne pourtant un certain secrétaire,  
reçu par Cydalise à titre de savant,  
de n' avoir d' autre emploi que celui d' intrigant,  
de recéler un fourbe, et d' être ici pour cause ;  
mais enfin, tôt ou tard, j' éclaircirai la chose.

Damis.

Quel motif as-tu donc pour en juger si mal ?

p8

Marton.

Ou je me trompe fort, ou c' est votre rival  
qui pour servir ses feux ici l' impatronise.

Damis.

Quel homme est-ce ?

Marton.

Un fripon affectant la franchise,  
et pourtant, m' a-t-on dit, natif de Pézenas,  
titré du nom pompeux de Monsieur Carondas,  
reconnu pour savant, du moins sur sa parole,  
tout hérissé de grec et de termes d' école,  
plaçant à tout propos ce bizarre jargon,  
et nous citant sans cesse *Homere* ou  
*Lycophron* .

Damis, *riant* .

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

Marton.

Je peins d' après nature.

Damis.

Ce Monsieur Carondas est de mauvais augure ;  
mais avec ton secours et celui de Crispin...

p9

Marton.

Quoi ! Crispin est ici ?

Damis.

Vraiment oui. Mon dessein  
était de vous unir ; tu le sais, et j' espere  
que tu me serviras de ton mieux.

Marton.

Laissez faire.

Crispin est fort adroit ; j' en tirerai parti.

Damis.

Je compte sur tes soins.

Marton.

Oh ! Monsieur, comptez-y.

Je déclare la guerre à la philosophie.

Damis.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.

Mais... ne puis-je un moment ? ...

Marton.

Ah ! Je vous vois venir.

Tenez, monsieur ; l' amour a sù vous prévenir :  
on vient ; c' est Rosalie.

p10

## ACTE 1 SCENE 2

Rosalie, Marton, Damis.

Damis.

Après trois mois d' absence,  
quand je reviens ici, guidé par l' espérance,  
réclamer une foi promise à mon ardeur,  
on m' apprend qu' un rival, jaloux de mon  
bonheur,  
ose me disputer le seul bien où j' aspire,  
qu' avec lui, contre moi, votre mere conspire.  
Ah ! Rassurez du moins mon coeur désespéré.

Rosalie.

Doutez-vous que le mien en soit moins pénétré ?  
Je vois avec douleur ce changement extrême,  
je souffre autant que vous ; mais enfin je vous  
aime.

p11

à ce titre du moins quelque espoir m' est permis.

Qui pourrait résister à deux amans unis ?  
Ma mere vous aimait. En vous voyant, peut-être,  
dans son coeur combattu, l' amitié va renaître.  
Sur ce coeur autrefois j' avais plus de pouvoir,  
je le sçais ! C' est à vous, Damis, de  
l' émouvoir ;  
allez, et pour combler le bonheur que j' espere,  
que je vous doive encor les bontés de ma mere.  
Marton.  
Beaux sentimens ! Mais moi je ne m' y fierais  
pas.  
Rosalie.  
Laisse-moi mon erreur.  
Marton.  
Non : c' est par des combats  
qu' il faut à la raison ramener Cydalise.  
Damis.  
Encore est-il permis de tenter l' entreprise.

p12

Marton.  
Oui ; c' est un beau moyen, des soupirs et des  
pleurs !  
Oh ! La philosophie endurecit trop les coeurs.  
Rosalie.  
Je ne l' aurais pas cru ! Mais pourtant, si ma mere  
m' immolait sans retour aux desseins de Valere,  
si ce projet enfin était bien averé,  
pourquoi jusqu' à présent n' est-il pas déclaré ?  
Qui peut la retenir ?  
Marton.  
J' entrerais en colere.  
Elle n' a pas encor fait venir le notaire,  
il est vrai ; les témoins ne sont pas invités,  
d' accord ; il manque aussi quelques formalités,  
j' y consens ; il se peut d' ailleurs que la journée  
ne soit pas fixéement encor déterminée ;  
j' en conviens. Cependant ne souffre-t-elle pas  
l' hommage assez public qu' il rend à vos appas ?  
N' en êtes-vous pas même à toute heure obsédée ?  
Mais non ; je me trompais : ce n' était qu' une  
idée.

p13

Rosalie.  
Hélas ! Peux-tu, Marton, me désoler ainsi ?  
Marton.

J' avais rêvé.  
Damis.  
Marton...  
Marton.  
Contes que tout ceci,  
propos en l' air.  
Damis.  
Marton...  
Marton.  
Vision chimérique,  
absurde.  
Rosalie.  
Mais, Marton...  
Marton.  
Non, c' est terreur panique,  
illusion, vous dis-je.  
Rosalie.  
En vérité, Marton,  
ce cruel badinage est bien peu de saison.  
Marton.  
J' avais tort.

p14

Rosalie, *faisant un mouvement pour sortir* .  
Tu poursuis ? Hé bien ! Je...  
Damis, *l' arrêtant* .  
Rosalie.  
Rosalie.  
Non, monsieur, c' en est trop.  
Damis.  
Demeurez, je vous prie.  
Marton.  
Ah ! Vous vous fâchez donc ? Vraiment, c' est  
très-bien fait.  
Mais raisonnons un peu. Dites-moi, s' il vous  
plaît,  
fallait-il vous tromper ? Je sçais bien que le  
doute  
suspend l' impression des maux que l' on redoute,  
qu' il est très-naturel d' éloigner le danger,  
et de rendre toujours son fardeau plus léger.  
Moi-même à vous flatter je serais la première.  
J' aurais soin de fermer les yeux à la lumière,  
sans l' intérêt pressant qui me parle pour vous.  
Pardonnez ; mais, ma foi, les amans sont des  
foux.

p15



Tranquilles sans raison, désespérés sans cause,  
dans un juste équilibre aucun ne se repose,  
et le sang froid souvent les conseille bien  
mieux,  
que cet amour qu' on peint un bandeau sur  
les yeux.

Damis.

Comment ! Voilà, parbleu, de la philosophie !

Marton.

On apprend à hurler, dit-on, de compagnie,  
en fréquentant les loups. Le proverbe a raison.

C' est un mal répandu dans toute la maison,  
mais perdons un moment cette idée importune.

à *Rosalie*.

ça, faisons notre paix. Vous serez sans rancune ?

Vous me le promettez ?

Rosalie.

Oh ! Je te le promets.

Marton.

Et moi d' être attentive à tous vos intérêts.

Vous, monsieur, qui sans soins et sans  
trouble dans l' ame,  
passeriez votre vie à regarder madame,

p16

il faut battre en retraite, et même promptement.  
Songez qu' il est grand jour dans cet appartement,  
que nous pourrions ici risquer quelque surprise,  
et qu' il faut vous montrer d' abord à Cydalise,  
avant que de penser à d' autres rendez-vous.

Damis.

Je cours m' y disposer, dans un espoir si doux.

Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.

Vous que j' adore, adieu, ma chere Rosalie.

ACTE 1 SCENE 3

Rosalie, Marton.

Marton.

Vous, soyez sans faiblesse. Allons, point  
de langueur.

La fermeté, madame, en impose au malheur.

Rosalie.

Si tu pouvais sentir combien je hais Valère !

Marton.

Oui : Damis sort d' ici. Mais c' est à votre mère

p17

qu' il importe surtout de parler avec feu.  
Si vous aimez Damis, ce fut de son aveu ;  
je le suppose au moins.

Rosalie.

Certainement.

Marton.

Les filles  
ne font rien, comme on sait, sans l' avis des  
familles,  
c' est la règle. Il faut donc déclarer sans détour  
pour l' un tous vos mépris, pour l' autre votre  
amour.

Rosalie.

Oh ! Oui.

Marton.

Vous sentez-vous cette fermeté d' ame ?

Rosalie.

Assurément, Marton.

Marton, *malignement* .

Allons, j' entens madame.

Rosalie, *effrayée* .

Ah ! Marton...

comment donc ! C' est très bien débiter.

Cela promet.

p18

Rosalie.

Aussi, pourquoi m' épouvanter ?

L' amour dans le besoin me rendra du courage.

Marton, *la contrefaisant* .

L' amour ! Oui vous ferez tous deux de bel  
ouvrage.

Il y paraît vraiment, à cet air d' embarras,  
qu' un mot dit au hasard...

Rosalie.

Mais enfin tu verras.

Marton.

Ce n' est point à l' amour à vous tirer de peine,  
il est trop mal adroit. Pensez à votre haine ;  
voilà le sentiment qui doit vous inspirer,  
dont il est important de vous bien pénétrer.

Je ne sais si l' amour, que d' ailleurs je révère,  
est de nos passions en effet la plus chère ;  
mais ce n' est que faiblesse, et que timidité.

La haine n' est qu' ardeur et que vivacité.

L' un abbat, l' autre anime, et dans un coeur  
femelle,

ma foi, je la croirais beaucoup plus naturelle.

Vous ne connaissez pas encor ce sentiment.

Que votre coeur l' éprouve aujourd' hui seulement.

p19

Tenez, j' aime Crispin, et je sens pour Valère...  
mais, ce n' est plus un jeu, j' aperçois votre  
mere.

Rosalie.

Tu me soutiendras ?

Marton.

Oui.

#### ACTE 1 SCENE 4

Cydalise, Rosalie, Marton.

Cydalise.

Retirez-vous, Marton.

Prenez mes clés, allez renfermer mon *Platon* .

De son monde idéal j' ai la tête engourdie.

J' attendais à l' instant mon encyclopédie ;

ce livre ne doit plus quitter mon cabinet.

à *Rosalie*.

vous, demeurez ; je veux vous parler en secret.

à *Marton*.

laissez-nous.

p20

Marton, à *Rosalie* .

Allons, ferme, et montrez du courage.

Cydalise.

Obéissez, Marton.

#### ACTE 1 SCENE 5

Cydalise, Rosalie.

Cydalise.

Vous êtes belle et sage,

Rosalie, et pour vous j' eus toujours des bontés.

Je vais connaître enfin si vous les méritez.

Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,

amour de préjugé, trivial, populaire,

que l' on croit émané du sang qui parle en nous,

et qui n' est, dans le fond, qu' un mensonge assez

doux,

une faiblesse...

Rosalie.

Hé quoi ! La voix de la nature,

quoi ! Cette impression si touchante et si pure,

p21

ce premier des devoirs, cet auguste lien,  
(je définirai mal ce que je sens si bien,)  
n'importe, se peut-il que le coeur de ma mère  
méconnaisse aujourd' hui ce sacré caractère ?  
Ah ! Rappelez pour moi vos sentimens passés.  
En les analysant, vous les affaiblissez.  
Cydalise.

J' ai cru, tout comme une autre, à ces vaines  
chimeres,  
dignes du gros bon-sens qui conduisait nos  
pères.  
Crédule, heureuse même en mon aveuglement,  
automate abusé, je suivais le torrent.  
Je commence à sentir, à penser, à connaître.  
Si je vous aime enfin, c' est en qualité  
d' être :  
mais vous concevez bien qu' un autre individu  
n' aurait à mes bontés qu' un droit moins  
étendu.

Rosalie.

Vous déchirez mon coeur. Ah ! Permettez,  
madame,  
souffrez qu' à vos genoux votre fille réclame

p22

un droit plus légitime et des titres plus doux.  
Pourquoi briser les noeuds qui m' attachaient à  
vous ?  
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes  
larmes.  
Cydalise, *un peu émue* .  
Ma fille ! ... hé quoi ! Pour vous l' erreur a tant  
de charmes !  
Vous me faites pitié. Consultez la raison.  
Ces puérités ne sont plus de saison.  
Je reconnais vos droits sur le coeur d' une mère ;  
mais je les annoblis, et si je vous suis chère,  
si j' ai sur vous aussi quelques droits à mon  
tour  
j' en exclus le hazard, qui vous donna le jour.  
Rosalie.

Je ne puis soutenir ce funeste langage.  
Il fait à toutes deux un trop sensible outrage.  
Qui ? Moi ! Le pensez-vous, que je puisse jamais  
oublier que ma vie est un de vos bienfaits ?  
Non...  
Cydalise.

Le soin que j' ai pris de votre intelligence  
doit mériter, sur-tout, votre reconnaissance ;

p23

voilà le digne objet où tendent tous mes  
voeux.

Vous apprendre à penser, voilà ce que je veux.

Conçez le bonheur d' étendre son génie,  
d' ouvrir l' oeil aux clartés de la philosophie,  
de dissiper la nuit où vos sens sont plongés,  
d' affranchir votre esprit du joug des préjugés !  
Ce grand art d' exister, qui n' appartient qu' au  
sage,

dont je connais enfin le solide avantage,  
ce jour de la raison, dont j' ai sù m' éclairer,  
ma fille, mon amour veut vous le procurer.  
J' avais avec Damis conclu votre hyménée.  
De legers intérêts m' avaient déterminée.  
Des rapports de fortune, un procès à finir,  
je me souviens qu' alors tout semblait vous  
unir.

C' est ainsi que se font la plûpart des affaires ;  
mais enfin, aujourd' hui je romps ces noeuds  
vulgaires.

Damis a du bon sens, des vertus, de l' honneur,  
il a ce que le monde exige à la rigueur :

p24

tout mortel n' est pas fait pour aller au  
sublime ;

dans le fond, cependant, on lui doit de  
l' estime :

mais je vous dois aussi, ma fille, un autre  
époux,  
beaucoup plus convenable et plus digne de  
vous.

Valere a ce qu' il faut pour plaire et pour  
séduire,

c' est peu de vous aimer, il sçaura vous  
instruire ;

en un mot, c' est de lui que mon coeur a fait  
choix.

Rosalie.

Ainsi, vous oubliez que Damis autrefois  
eut votre aveu, madame, et celui de mon  
pere ?

Cydalise.

Votre pere ! Il est vrai que je n' y songeais  
guere.

Plaisante autorité que la sienne en effet !  
L' être le plus borné que la nature ait fait.

p25

Nul talent, nul essor, espece de machine  
allant par habitude, et pensant par routine,  
ayant l' air de rêver et ne songeant à rien,  
gravement occupé du détail de son bien,  
et de mille autres soins purement domestiques ;  
défenseur ennuyeux des préjugés gothiques,  
sauvage dans ses moeurs, alliant à la fois  
la morgue de sa robe au ton le plus bourgeois ;  
ne s' énonçant jamais qu' avec poids et mesure,  
et qui toujours grimpé sur la magistrature,  
hors de son tribunal, aurait cru déroger ;  
ayant, comme Dandin, la fureur de juger.  
Mais il est mort enfin, laissons en paix sa  
cendre.

Rosalie.

Ah ! Madame, songez...

Cydalise.

Allez-vous le défendre ?

Un pere n' est qu' un homme, et l' on peut  
sensément  
remarquer ses défauts, en parler librement.  
Rosalie.

Si ce sont-là les droits de la philosophie,

p26

souffrez que j' y renonce, et pour toute ma vie.  
Je perdrais trop, madame, à m' éclairer ainsi ;  
j' ose vous l' avouer. Daignez permettre aussi  
qu' en faveur de Damis je vous rappelle encore  
vos premieres bontés que votre fille implore.

Cydalise.

Non, Valere est l' amant que j' ai choisi pour  
vous,

ma fille, et dès ce soir il sera votre époux.  
Ces noeuds embelliront le cours de votre vie.  
Quant à vos préjugés sur la philosophie,  
contre eux, à mon exemple, il faut vous  
aguerir.

Le tems et la raison sauront vous en guérir.  
Vous êtes dans cet âge où l' on commence à  
vivre,  
tout fait ombrage alors ; mais vous lirez mon  
livre.

J' y traite en abrégé de l' esprit, du bon sens,  
des passions, des loix, et des gouvernemens ;

de la vertu, des moeurs, du climat, des usages,  
des peuples policés et des peuples sauvages ;

p27

du désordre apparent, de l'ordre universel,  
du bonheur idéal et du bonheur réel.  
J'examine avec soin les principes des choses,  
l'enchaînement secret des effets et des causes.  
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond,  
je veux l'intituler : *les devoirs tels qu'ils sont*  
enfin, c'est en morale une encyclopédie,  
et Valere l'appelle un livre de génie.  
Vous serez trop heureuse avec un tel époux.  
Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour  
vous ;  
vous m'en remercîerez. Adieu, mademoiselle,  
songez à m'obéir.

ACTE 1 SCENE 6

Rosalie, Marton.  
Rosalie, *sans voir Marton* .  
Quelle douleur mortelle !  
Que résoudre ? Que faire ? Ah ! Te voilà, Marton.  
Marton.  
Oui, j'ai tout entendu. Mais quelle déraison !

p28

Quel travers !  
Rosalie.  
Je n'ai plus qu'à mourir.  
Marton.  
Badinage :  
mourir ! Vous vous moquez, et ce n'est plus  
l'usage.  
On ne le souffre pas même dans les romans.  
Rosalie.  
Mais enfin...  
Marton.  
Calmez-vous, et reprenez vos sens.  
Cette crise, après tout, vous l'aviez attendue ?  
Rosalie.  
Mon ame en ce moment n'en est pas moins  
émue.  
Marton.

Présumez vous si peu du succès de mes soins ?

Rosalie.

Ah ! Marton...

Marton.

Commencez par vous affliger moins.

Si vos vœux sont comblés, dites-moi, je vous

prie,

à quoi ce beau chagrin vous aura-t-il servie ?

p29

Rosalie.

Où, si tu réussis ; mais qui m' en répondra ?

Marton.

Vous pleurerez alors autant qu' il vous plaira,  
je vous aiderai même, et n' aurai rien à dire ;  
mais jusqu' à ce moment, qui vous défend de  
rire ?

à tout événement, c' est toujours fort bien fait,  
et quand tout irait mal, je crois qu' il le  
faudrait.

Du moins c' est mon humeur. Le chagrin  
m' incommode.

Je le crois inutile, et j' en suis l' antipode.

C' est à quoi dans la vie il faut le moins songer,  
et l' on a toujours tort, quand on veut s' affliger.

Mais allons concerter quelque heureuse  
saillie,

venez, et nous verrons si la philosophie,  
quelque soit son crédit, pourra dans ce grand  
jour

tenir contre Marton, et Crispin, et l' amour.

p30

## ACTE 2 SCENE 1

Valere, M Carondas.

Valere.

Frontin.

M Carondas.

Ce maudit nom fera quelque méprise,  
je vous l' ai déjà dit, et devant Cydalise  
il vous arrivera de me nommer ainsi.

Frontin ! Pour un savant le beau nom ! Songez-y,  
monsieur, il ne faudrait que cette étourderie  
pour donner du dessous à la philosophie.



Valere.  
D' accord.  
M Carondas.  
Il faut d' ailleurs supprimer entre nous  
les tons trop familiers, puisqu' enfin, selon  
vous,

p31

les hommes sont égaux par le droit de nature,  
je suis, quoique Frontin, votre égal.

Valere.  
Je te jure  
que c' est mon sentiment.

M Carondas.  
Moi, je l' approuve fort.  
J' avais toujours pensé que les loix avaient  
tort ;  
et même Cydalise, en un certain chapitre,  
ne prouve point trop mal à mon gré...

Valere.  
Le beau titre  
que l' avis d' une folle à qui dans un moment  
on ferait adopter tout autre sentiment ;  
qui ne sçait que des mots, et n' a rien dans la  
tête.

M Carondas.  
Mais entre nous, monsieur, son livre est-il  
si bête ?

Valere.  
Pitoyable.

M Carondas.  
Le stile...

p32

Valere.  
Ennuyeux à l' excès.  
M Carondas.  
Vous la flattez pourtant du plus brillant succès.

Valere.  
Sans doute.  
M Carondas.  
Et le public ?

Valere.  
Nous savons lui prescrire  
comment il faut penser, parler, juger, écrire ;  
nous le déciderons aisément.  
M Carondas.

D' accord ; mais  
il faut l' apprivoiser, le flatter.  
Valere.  
Non, jamais.  
Il est, pour le gagner, des méthodes plus sûres.  
M Carondas.  
Le moyen ?  
Valere.  
Par exemple, on lui dit des injures.  
C' est un expédient par nos sages trouvé ;  
le secret est certain, nous l' avons éprouvé.  
Dans peu, tu le verras toi-même avec surprise,

p33

nous porterons aux cieux le nom de Cydalise ;  
cinq ou six traits hardis, révoltans, scandaleux,  
produiront dans son livre un effet merveilleux.  
Il faut les ajouter.  
M Carondas.  
Bon ! La ruse est nouvelle !  
Et comment lui prouver que ces traits-là sont  
d' elle.  
Valere.  
Et le reste en est-il ? D' abord avec pudeur  
elle s' en défendra, puis s' en croira l' auteur.  
M Carondas.  
Je ne sais ; mais pour moi, je rougirais dans  
l' ame...  
Valere.  
As-tu donc oublié que Cydalise est femme ?  
Crois-moi, suppose encore un piège plus  
grossier,  
l' amour propre est crédule, et l' on peut s' y fier.  
Les femmes sur ce point sont même assez sinceres.  
M Carondas.  
Messieurs les beaux esprits ne leur en doivent  
gueres.

p34

Mais enfin vous croyez qu' avec cinq ou six  
traits  
nous devons nous attendre au plus heureux  
succès ?  
Valere.  
Sans doute, et cette idée, entre nous, n' est  
pas neuve.  
Le livre de *Cratès* n' en est-il pas la preuve ?

Jamais production ne prit un tel essor.  
Chacun se l' arrachait, on se l' arrache encor :  
pour livre dangereux partout on le renomme,  
et pourtant nous savons que *Cratès* est bon  
homme.  
M Carondas.  
Il est vrai.  
Valere.  
Cydalise aura plus de faveur.  
On ne juge jamais son sexe à la rigueur.  
Quelques-uns de ces traits qu' on se dit à  
l' oreille,  
au public hébété feront crier merveille !  
Je veux que *Cratès* même en devienne jaloux,  
et rien n' est plus aisé, nous la protégeons tous.

p35

M Carondas.  
Hé bien, quoique nourri, monsieur, à votre  
école,  
j' avais, tout bonnement, admiré sur parole  
et l' ouvrage et l' auteur. Car enfin, mot à mot  
elle n' a rien écrit que d' après vous.  
Valere.  
Le sot !  
Mais pour ces beaux endroits ajoutés à son  
livre,  
si les loix s' avisaient, monsieur, de nous  
poursuivre.  
Valere.  
Elle aurait le plaisir de s' entendre louer ;  
n' est-ce rien ? Quitte après à tout désavouer.  
D' ailleurs l' amour du vrai va jusqu' à l' héroïsme.  
Ces grands mots imposans d' *erreur* , de  
*fanatisme* ,  
de *persécution* , viendraient à son secours.  
C' est un ressort usé qui réussit toujours.  
N' avons-nous pas encor l' exemple de Socrate  
opprimé, condamné par sa patrie ingrate ?  
Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

p36

M Carondas.  
Mais, monsieur, ce Socrate obéissait aux  
loix.  
Valere.  
Oui, la philosophie encor dans son enfance

des préjugés du moins conservait l' apparence ;  
mais nous n' en voulons plus.

M Carondas.

Tout devient donc permis ?

Valere.

Excepté contre nous et contre nos amis.

M Carondas.

Vive le bel esprit et la philosophie !

Rien n' est mieux inventé pour adoucir la vie.

Valere.

Comment ! Sur des rochers on plaçait la vertu ?

Y grimpaient qui pouvait. L' homme était méconnu.

Ce roi des animaux, sans guide et sans boussole,

sur l' océan du monde errait au gré d' éole ;

mais enfin nous savons quel est son vrai moteur.

p37

L' homme est toujours conduit par l' attrait du  
bonheur,

c' est dans ses passions qu' il en trouve la source.

Sans elles, le mobile arrêté dans sa course

languirait tristement à la terre attaché.

Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,

n' a pû se dérober à la philosophie,

et la morale enfin est soumise au génie.

Du globe où nous vivons despote universel,

il n' est qu' un seul ressort, l' intérêt personnel ;

à tous nos sentimens, c' est lui seul qui préside ;

c' est lui qui dans nos choix nous éclaire et  
nous guide.

Libre de préjugés ; mais docile à sa voix,

le sauvage attentif le suit au fond des bois.

L' homme civilisé reconnaît son empire ;

il commande en un mot à tout ce qui respire.

M Carondas.

Quoi ! Monsieur, l' intérêt doit seul être écouté ?

Valere.

La nature en a fait une nécessité.

M Carondas.

J' avais quelque regret à tromper Cydalise ;

mais je vois clairement que la chose est permise.

p38

Valere.

La fortune t' appelle, il faut la prendre au mot.

M Carondas.

Oui, monsieur.

Valere.

La franchise est la vertu d' un sot.

M Carondas, *se disposant à le voler* .

Oui, monsieur... mais toujours je sens  
quelque scrupule  
qui voudrait m' arrêter.

Valere.

Préjugé ridicule,  
dont il faut s' affranchir !

M Carondas.

Quoi ! Véritablement ?

Valere.

Il s' agit d' être heureux, il n' importe comment.

M Carondas.

Tout de bon ?

Valere.

Mais sans doute, en flattant Cydalise,  
tu remplis un devoir que l' usage autorise.

Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux  
gens ?

Bien voir ses intérêts, c' est être de bon sens.

p39

Le superflu des sots est notre patrimoine.

Ce que dit un corsaire au roi de Macédoine,  
est très-vrai dans le fond.

M Carondas, *fouillant dans la  
poche de Valere* .

Oui, monsieur.

Valere.

Tous les biens,  
devraient être communs ; mais il est des  
moyens

de se venger du sort. On peut avec adresse  
corriger son étoile, et c' est une faiblesse  
que de se tourmenter d' un scrupule éternel.

*Valere s' apercevant que Carondas veut  
le voler.*

mais que fais-tu donc là ?

M Carondas.

L' intérêt personnel...

ce principe caché... monsieur... qui nous  
inspire,

et qui commande enfin à tout ce qui respire...

Valere.

Quoi ! Traître, me voler !

M Carondas.

Non. J' use de mon droit,  
tous les biens sont communs.

p40

Valere.

Oui, mais sois plus adroit.

Il est certains malheurs auxquels on se hazarde,  
lorsque l' on est surpris.

M Carondas.

Monsieur, j' y prendrai garde.

Valere.

Ceci, Monsieur Frontin, doit être une leçon ;  
mais puisqu' il ne faut plus vous nommer de  
ce nom,

songez à me servir auprès de Cydalise.

Jusqu' ici, tout va bien ; sa fille m' est promise.

Vous savez là-dessus quels sont mes sentimens,  
ainsi continuez de flatter ses talens.

Vos termes de collège ont produit des  
merveilles ;

il faut de plus en plus étourdir ses oreilles,  
de ce jargon savant qui vous a réussi.

Vous êtes sans fortune, et vous pouvez ici  
vous faire un petit sort que j' aurai soin  
d' étendre,

si mes voeux ont l' effet que j' ai droit d' en  
attendre.

Adieu, soyez discret, je serai généreux.

p41

## ACTE 2 SCENE 2

M Carondas, *seul* .

Mon premier coup d' essai n' est pas des  
plus heureux.

Je suis encor trop loin d' atteindre mon  
modele,

et c' est au second rang que le destin m' appelle.

## ACTE 2 SCENE 3

Cydalise, M Carondas.

Cydalise, *sans voir M Carondas* .

Me voilà parvenue à m' en débarrasser.

Que l' oisiveté pèse alors qu' on veut penser !

Parmi tous ces fâcheux dont j' étais obsédée,  
je n' ai pas entrevû le germe d' une idée.

On ne peut à ce point outrager le bon sens ;

mais il faut tout souffrir de messieurs ses parens.  
à *M Carondas*.  
ah ! Vous êtes ici. Bon ! Prenez votre place.

p42

Mon livre va paraître, on attend la préface,  
il faut y travailler. J' aurais voulu pourtant  
que nous eussions Valere.

*M Carondas*.

Il me quitte à l' instant,  
et nous parlions de vous, madame, avec  
ivresse.

*Cydalise*.

Vous parliez de mon livre ?

*M Carondas*.

Il en parle sans cesse.

C' est, dit-il, un brevet pour l' immortalité ;  
vous allez éclipser la docte antiquité.

Je n' ose avec le sien mesurer mon suffrage ;  
mais l' admiration me prend à chaque page.

*Cydalise*.

Vous en êtes content ?

*M Carondas*.

Mon esprit s' y confond.

Votre livre est nourri d' un savoir si profond  
que vous me feriez croire au démon de

*Socrate*.

*Cydalise*.

Vous vous y connaissez.

*M Carondas*.

Oui, madame, on m' en flatte.

Mais apprenez-moi donc comment cela se fit ?

Il faut que vous sachiez tout ce qui s' est écrit.

*Cydalise*.

Avec nombre de gens je me suis rencontrée,  
et c' est un pur hazard.

*M Carondas*.

Vous étiez inspirée.

Quoi ! Vous n' avez pas lû le savant *Vossius* ?

*Cydalise*.

Non, jamais.

*M Carondas*.

*Casaubon* ?

*Cydalise*.

Encor moins.

*M Carondas*.

*Grotius* ?

*Cydalise*.

Point du tout. Sont-ce-là les livres d' une

femme ?  
M Carondas.  
Ma foi, de plus en plus vous m' étonnez, madame,  
quoi ! Rien de tout cela ?  
Cydalise.  
Non, rien, vous dis-je, rien.  
M Carondas.  
Mais vous parlez des loix mieux que *Tribonien* .

p44

Oh ! Pour *Tribonien* , convenez...  
Cydalise.  
Je l' ignore.  
M Carondas.  
Vous connaissez du moins *Thalès*,  
*Anaxagore* ?  
Cydalise.  
Non.  
M Carondas.  
*le fils naturel* ?  
Cydalise.  
Pour celui-là, d' accord.  
Ce sont de ces écrits qu' il faut citer d' abord.  
M Carondas.  
Je ne veux point ici m' ériger en arbitre ;  
mais j' en aurais jugé, comme vous, sur le titre.  
Cydalise.  
C' est aussi mon avis, et je crois qu' en effet  
un ouvrage excellent s' annonce au moindre  
trait.  
C' est un je ne sais quoi... dont notre ame est  
saisie...  
cela se sent... enfin c' est l' attrait du génie.  
M Carondas.  
J' entens. C' est à peu près la vapeur d' un ragoût  
qui réveille à la fois l' odorat et le goût.

p45

Cydalise.  
Oui ; la comparaison est pourtant trop vulgaire.  
M Carondas.  
Elle est de *Lycophron* .  
Cydalise.  
Ah ! C' est une autre affaire.  
Venons à ma préface. Allons, je vais dicter.  
*après un silence et avec emphase.*  
écrivez. *j' ai vécu.* non, c' est mal débiter.



Effacez, *j' ai vécu* . Mettez-vous à votre aise.  
*avec de l' aigreur.*

ah ! Monsieur Carondas, votre plume est  
mauvaise.

*elle rêve.*

*j' ai vécu* ne vaut rien.

M Carondas.

Je m' en contenterais.

*j' ai vécu*, dit beaucoup !

Cydalise.

Non, monsieur, je voudrais  
un début plus pompeux et plus philosophique.

M Carondas.

Cette simplicité, madame, est énergique.

Cydalise, *révant* .

Non, non, je cherche un tour qui soit moins  
familier.

p46

*avec humeur.*

on n' a jamais écrit sur de pareil papier.

Effacez donc, monsieur ; votre encre est  
détestable. *elle rêve.*

je ne pourrai trouver un tour plus favorable !

*avec impatience.*

ah ! Valere, après tout, devrait bien être ici.

Je ne me sens jamais tant d' esprit qu' avec lui.

*elle rêve.*

quoi ! Pas même une idée ? Ah ! Je suis au  
supplice.

M Carondas.

Madame, le génie a ses jours de caprice,  
et ceci me rappelle un mot de Suidas,  
qui dit élégamment...

Cydalise.

Hé ! Monsieur Carondas,  
laissez les morts en paix. J' avais un trait  
sublime, *elle rêve.*

qui m' échappe. Attendez... mais, oui ; ce  
tour exprime...

*avec impatience.*

écrivez. Non, la phrase a trop d' obscurité.

Je ne sentis jamais cette stérilité.

Quel métier ! Finissons. C' en est fait, j' y  
renonce.

p47

L' imprimeur attendra, portez-lui ma réponse.  
Non, revenez. Enfin je l' ai trouvé : j' y suis.  
Vîte, écrivez, monsieur : *jeune homme, prends et lis* .

*jeune homme prends et lis*. le tour est-il  
unique ?

Qu' en pensez-vous, monsieur ?

M Carondas.

Sublime, magnifique !

C' est le ton du génie et de la vérité.

Cydalise.

J' oublie en le lisant tout ce qu' il m' a coûté.

*jeune homme prends et lis !* il est inimitable,  
et Valere en sera d' une joie incroyable.

M Carondas.

D' un doux fremissement vous vous sentez  
troubler.

*jeune homme, prends et lis*. l' oracle va parler ;  
la nature à tes yeux ici se manifeste.

Non, rien n' est si sublime, et pourtant si  
modeste.

Cydalise.

Mais que nous veut Marton ?

p48

## ACTE 2 SCENE 4

Cydalise, Marton,

M Carondas.

Marton.

Madame, c' est Damis,  
qui demande à vous voir.

Cydalise.

Que son tems est mal pris !

J' allais finir sans lui. L' importun personnage !

On ne me permet pas d' achever un ouvrage.

Marton.

Valere achevera.

M Carondas.

Qu' appelez-vous finir ?

L' ouvrage est fait, madame, à n' y plus revenir.

Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

Cydalise.

Oui, vous avez raison. Faites-en vingt copies.

Ah ! Je respire enfin, et j' ai sù m' en tirer.

*jeune homme, prends et lis*. oui, Damis peut  
entrer.

ACTE 2 SCENE 5

Damis, Cydalise.

Cydalise.

Vous voilà de retour ?

Damis.

Oui, je reviens, madame,  
pour me plaindre de vous et vous ouvrir mon ame.

Je n'apperçois que trop, et c' est avec douleur,  
que j' ai perdu mes droits au fond de votre coeur,  
et que votre amitié s' est enfin ralentie ;  
mais la mienne jamais ne s' étant démentie,  
souffrez que je rappelle à votre souvenir  
un espoir que le tems ne dut pas en bannir.

Vous savez à quel point votre fille m' est chere ;  
c' est votre aveu, du moins, c' est celui de son  
pere,

qu' en faveur de mes feux je réclame aujourd' hui,  
puisqu' enfin près de vous j' ai besoin d' un appui.

Cydalise.

Le titre, je l' avoue, est assez légitime ;  
je conviens de mes torts, non pas que mon estime,  
ni que cette amitié qui m' attachait à vous,  
ne soient encor pour moi des sentimens bien doux,  
et c' est ce que d' abord on aurait dû vous dire :

mais j' ai formé des noeuds dont le charme m' attire,  
j' ai suivi trop longtems les frivoles erreurs  
d' un monde que j' aimais. L' âge a changé mes  
moeurs,

aujourd' hui toute entiere à la philosophie,  
libre des préjugés qui corrompaient ma vie,  
n' existant plus enfin que pour la vérité,  
je me suis fait, Damis, une société,  
peu nombreuse, il est vrai : je vis avec des sages,  
et j' apprends à penser en lisant leurs ouvrages :  
j' ai choisi l' un d' entr' eux pour ma fille, et ce  
soir,

cette heureuse union doit combler mon espoir,  
c' est à vous de juger si, quoique votre amie,  
je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

Damis.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,  
et la même amitié m' inspirera toujours.

Mais quels sont donc enfin ces rares avantages  
attachés, dites-vous, au commerce des sages.  
Je ne prends point pour tels un tas de charlatans,  
qu' on voit sur des tréteaux ameuter les passans,  
qui mettent une enseigne à leur philosophie :  
de tous ces importans ma raison se défie.  
De ce vain appareil le vulgaire est séduit.  
Moi, je suis de ces gens qui font peu cas du bruit,  
et je distingue fort l' ami de la sagesse,  
du pédant qui s' enroue à la prêcher sans cesse.

p51

Cydalise.  
Je sçais tout le mépris que l' on doit aux pédans,  
et ne les confonds pas avec les vrais savans.  
épargnez-vous, monsieur, cette satire amere,  
ceux que je peux nommer, *Théophraste*, *Valere*,  
*Dortidius* enfin, sont tous assez connus...  
Damis.  
Je ne connais entr' eux que ce *Dortidius* .  
Quoi ! Madame, il en est ?  
Cydalise.  
D' où vient cette surprise ?  
Damis.  
Je l' ai connu, vous dis-je ; excusez ma franchise :  
apparemment qu' alors il cachait bien son jeu ;  
mais ce n' était qu' un sot, presque de son aveu.  
Quelqu' un me le fit voir, et malgré sa grimace,  
et les plats complimens qu' il vous adresse en  
face,  
et le sucre apprêté de ses propos mielleux,  
ma foi, je n' y vis rien de si miraculeux.  
Malgré son ton capable, et son air hypocrite,  
je ne fus point tenté de croire à son mérite,  
et je ne lui trouvai pour le peindre en deux mots,  
qu' un froid enthousiasme imposant pour les sots.  
Cydalise.  
Ce jugement fait tort à votre intelligence,  
et ce *Dortidius* fait honneur à la France ;  
son nom chez les savans fut toujours en crédit,

p52

et je ne sçais pourquoi tout le monde en médit.  
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,  
dont je suis redevable au commerce des sages,  
je dois vous en parler et leur en faire honneur.  
Peut-être, après cela, leur tiendrez vous rigueur.

N' importe, il faut du moins apprendre à les  
connaître.  
J' avais des préjugés qui dégradèrent mon être ;  
vainement ma raison voulait s' en dégager,  
l' habitude bientôt venait m' y replonger.  
Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre,  
je croyais aux esprits, j' avais peur du tonnerre,  
je rougis devant vous de ces absurdités,  
mais on nous berce enfin de ces frivolités,  
et leur impression n' en est que plus durable.  
Notre éducation, frivole, méprisable,  
loin de nous éclairer sur le vrai, ni le faux,  
n' est que l' art dangereux de masquer nos défauts.  
Mes yeux se sont ouverts, hélas ! Trop tard  
peut-être !  
à ces hommes divins, je dois un nouvel être.  
Le hasard présidait à mes attachemens,  
j' étais aux petits soins avec tous mes parens,  
et les degrés entre eux réglaient les préférences.  
Cet ordre s' étendait jusqu' à mes connoissances.  
J' avais tous ces travers, beaucoup d' autres encor ;  
enfin mes sentimens ont pris un autre essor.  
Mon esprit épuré par la philosophie

p53

vit l' univers en grand, l' adopta pour patrie,  
et mettant à profit sa sensibilité,  
je ne m' attendris plus que sur l' humanité.  
Damis.  
Je ne sçais, mais enfin dussé-je vous déplaire,  
ce mot d' *humanité* ne m' en impose guère,  
et par tant de fripons je l' entens répéter,  
que je les crois d' accord pour le faire adopter.  
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.  
C' est un voile à la fois honorable et commode,  
qui de leurs sentimens masque la nullité,  
et prête un beau dehors à leur aridité.  
J' ai peu vû de ces gens qui le prônent sans cesse,  
pour les infortunés avoir plus de tendresse,  
se montrer, au besoin des amis, plus fervens,  
être plus généreux, ou plus compatissans,  
attacher aux bienfaits un peu moins d' importance,  
pour les défauts d' autrui marquer plus  
d' indulgence,  
consoler le mérite, en chercher les moyens,  
devenir, en un mot, de meilleurs citoyens ;  
et pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne  
d' aimer le genre humain, mais pour n' aimer  
personne.  
Cydalise.  
Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

p54

Damis.

On en abuse trop, et j' en suis révolté.  
C' est pour le coeur de l' homme un sentiment trop  
vaste,  
et j' ai vû quelquefois, par un plaisant contraste,  
de ce système outré les plus chauds partisans,  
chérir tout l' univers, excepté leurs enfans.

Cydalise.

En vérité, monsieur, les sages sont à plaindre,  
et vous êtes pour eux un adversaire à craindre.  
Le siècle et la patrie ont beau s' en applaudir,  
sur le bien qu' ils ont fait il vaut mieux  
s' étourdir,  
et servir d' interprete et d' organe à l' envie.

Damis.

Hé ! Quel bien a produit cette philosophie ?  
Je ne découvre pas ces succès éclatans.  
Je vois autour de moi de petits importans,  
qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la secte,  
pensent avoir perdu leur qualité d' insecte.  
Se croyant une cour et des admirateurs,  
pour le malheur des arts, devenus protecteurs  
ne se réveillant pas aux traits de la satire,  
et ne devinant rien à ces éclats de rire,  
dont en tous lieux pourtant on les voit poursuivis ;  
louant, admirant tout dans les autres pays,  
et se faisant honneur d' avilir leur patrie :  
sont-ce là les succès sur lesquels on s' écrie ?

p55

Cydalise.

J' admire vos raisons, elles sont d' un grand poids ;  
et vous me citez-là des exemples de choix,  
bien dignes en effet d' appuyer votre cause.  
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque chose ?  
Faudrait-il renoncer pour quelques importuns ? ...

Damis.

Madame, ces abus deviennent trop communs.  
J' en prévois pour les moeurs d' étranges  
catastrophes,  
et je suis allarmé de tant de philosophes.

Cydalise.

Restez, monsieur, restez dans votre opinion.  
Il n' est point de remède à la prévention ;  
à penser autrement vous auriez du scrupule,

hé ! Que peut la raison sur un esprit crédule !  
Damis.  
On croit avoir tout dit, madame, avec ce mot.  
*crédule* est devenu l' équivalent de *sot* :  
aux yeux de bien des gens, du moins la chose est  
claire.  
Pour moi, que ces gens-là ne persuadent guère,  
et que leur ton railleur n' épouvanta jamais,  
j' ai mon avis, madame, et si je leur déplais,  
j' en gémis, mais sur eux. Je crois ce qu' il  
faut croire ;  
j' ose le déclarer, je le dois, j' en fais gloire.  
Ces messieurs peuvent rire, et sans m' humilier :  
il faut bien leur laisser le droit de s' égayer.

p56

Mais moi, j' ose à mon tour les trouver ridicules,  
et souvent la bêtise a fait des incrédules.  
Cydalise.  
Voilà parler en sage, et je vous applaudis ;  
c' est très-bien fait à vous que d' avoir un avis.  
Mais, sans nous égarer dans ces hautes matières,  
je sais ce que je dois aux talents, aux lumières,  
de ces hommes de bien que vous persécutez.  
Damis.  
Ils vous ont donc appris de grandes vérités.  
Je ne le croyais pas. Ils ont l' art de détruire,  
mais ils n' élèvent rien, et ce n' est pas instruire.  
Quel fruit attendez-vous de leurs vains  
argumens ?  
Je n' en prévois que trop les effets affligeans.  
Vous irez sur leurs pas de sophisme en sophisme,  
vous perdre dans la nuit d' un triste pyrrhonisme.  
Ah ! Renoncez, madame, à ces perturbateurs ;  
ce sont eux que l' on doit nommer persécuteurs.  
Abjurez une erreur qui vous est étrangère,  
et reprenez enfin votre vrai caractère.  
Cydalise.  
Vous avez donc tout dit ? J' admire le bon sens,  
et la solidité de vos raisonnemens.  
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille ;  
mais j' ai pris mon parti. Vous n' aurez point ma  
fille.  
Adieu, monsieur. *elle sort.*  
Damis.  
Ah ! Ciel ! Je ne sçais où j' en suis !

p57

ACTE 2 SCENE 6

Damis, Crispin.

Crispin.

Hé ! Bien, cette démarche a-t-elle eu d' heureux fruits ?

épousons-nous, monsieur ? Cydalise, sans doute...

Damis.

Je viens de lui parler, Crispin : mais qu' il m' en coûte !

Il me faut renoncer à cet hymen.

Crispin.

Comment ?

Damis.

Je suis congédié.

Crispin.

Quoi ! La... formellement ?

Damis.

Oui, très formellement, Crispin.

Crispin.

Nous sçavons plaire,  
monsieur, et nous serions éconduits par Valere !

N' est-il point de remede ?

Damis.

Oh ! Je n' en vois aucun.

p58

Crispin.

Bon ! Vous n' y pensez pas : moi, j' en vois cent pour un.

Il faut tout simplement enlever Rosalie.

C' est le plus court.

Damis.

Crispin, quel excès de folie !

Crois-tu qu' elle y consente, et la connais-tu bien pour me parler ainsi ?

Crispin.

Je goutais ce moyen ;  
mais puisqu' il vous déplaît, il faut dans cette affaire

recourir au plus sûr. J' irais trouver Valere,  
et je voudrais, morbleu, lui parler sur un ton  
à lui faire ce soir désertier la maison.

Damis.

Ce serait en effet le parti le plus sage ;  
mais Cydalise.

Crispin.



Hé ! Bien ?

Damis.

N' y verra qu' un outrage,  
et c' est précisément le moyen de l' aigrir,  
le secret de me perdre, à n' en plus revenir.

Crispin.

Allons, c' est donc à moi par une heureuse audace,  
d' éclairer Cydalise, et de donner la chasse  
à tous ces discoureurs qui lui gâtent l' esprit.  
Après d' elle, à mon tour, j' aurai quelque crédit,

p59

et pour peu que Marton seconde l' entreprise,  
à la raison bientôt vous la verrez soumise.

Damis, *avec joie d' abord* .

Ah ! Crispin... mais comment s' en reposer sur toi ?

Crispin, *avec emphase* .

Je veux qu' elle balance entre Valere et moi.

Vous ne connaissez pas encor tout mon mérite ;  
vous voyez le Strabon d' un nouveau Démocrite.

Damis.

Toi ?

Crispin.

Moi-même, monsieur ; j' ai fait plus d' un métier :  
un sage à ses travaux daigna m' associer ;  
et quelque jour mon nom eût été sur la liste,  
du moins il m' en flattait, quand j' étais son  
copiste.

Damis.

Comment ?

J' avais déjà quelques admirateurs ;  
ah ! Qu' il m' a fait de tort en fuyant les honneurs,  
pour vivre dans les bois ! Je lui dois la justice  
qu' il ne connut jamais la brigue, l' artifice.

De sa philosophie il était entêté,  
au fond plein de droiture et de sincérité.

Animal à la fois misanthrope et cynique,  
c' était vraiment un fou dans son espece unique.

Damis.

Ah ! Puis-je t' écouter dans le trouble où je suis ?

p60

ACTE 2 SCENE 7

Damis, Marton, Crispin.

Marton.  
Allons, monsieur, il faut éclaircir ces ennuis ;  
vîte, de la gaité.  
Damis.  
Comment ! Que veux-tu dire !  
Marton.  
Il faut d'abord, monsieur, commencer par en rire.  
Crispin.  
Oui, rions, c' est bien dit.  
Damis.  
Je suis au désespoir !  
Marton.  
Bon ! Vous n' y pensez pas, et vous voyez trop noir.  
Crispin.  
Mais je crois qu' en effet elle a quelque vertige.  
Marton.  
Consolez-vous.  
Damis.  
Marton...

p61

Marton.  
Consolez-vous, vous dis-je.  
Damis.  
Qu' est-il donc arrivé ?  
Marton.  
Vous l' apprendrez ; venez.  
Oui, je vous mets au rang des amans fortunés.

p62

### ACTE 3 SCENE 1

Damis, Marton, Crispin.  
Damis.  
Je ne peux revenir encor de ma surprise !  
C' est donc ainsi, Marton, qu' ils trompaient  
Cydalise ?  
Marton.  
J' espère qu' à la fin elle entendra raison.  
Damis.  
Oh ! Je n' en doute plus, ce billet est trop bon !  
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?  
Marton.  
L' heureux hazard, monsieur, que cette porte  
ouverte !

Ma foi, je le guettais, et depuis fort longtemps ;

p63

j' avais toujours bien dit qu' il était de leurs gens.

Je l' aurais affirmé.

Crispin.

C' est Frontin qu' il se nomme :

à ce nom-là d' abord j' aurais reconnu l' homme.

Marton.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit ?

Damis.

Toi.

Marton.

Moi ? Je me perdrais, monsieur, dans son esprit.

Je n' oserai jamais.

Damis.

Marton...

Marton.

à ma maîtresse,

un billet de ce stile ! Oh ! Non : point de

faiblesse,

il m' en coûterait trop.

Damis.

Mais...

Marton.

Propos superflus,

je ne le ferai pas.

Damis.

Ni moi.

Crispin.

Ni moi non plus.

p64

Marton.

C' est que d' ailleurs il faut le rendre en leur présence,

ou nous ne tenons rien.

Certainement.

Crispin.

Silence.

Cydalise, je crois, ne m' a jamais vû ?

Marton.

Non.

Crispin.

Et je suis inconnu dans toute la maison ?

Marton.

Oui.  
Crispin.  
Je veux à la fois m' introduire et lui plaire.  
Donnez-moi ce billet, je prends sur moi l' affaire.  
Allez, monsieur, allez, je saurai vous servir.  
Marton.  
Mais vraiment j' entrevois qu' il pourra réussir.  
Crispin.  
Je ne veux que Marton pour prix de mes services.  
Que n' oserai-je pas sous de pareils auspices ?  
Marton.  
On vient, c' est l' assemblée, éloignez-vous tous  
deux.

p65

Damis.  
Je me fie à tes soins du succès de mes vœux.  
Marton.  
Hé ! Vîte, éloignez-vous, de crainte de surprise.

#### ACTE 3 SCENE 2

Les philosophes, Marton.  
Marton, *leur faisant une profonde révérence* .  
Je vais vous annoncer, messieurs, à Cydalise.

#### ACTE 3 SCENE 3

Les philosophes.  
Théophraste, à *Valere* .  
Hé ! Bien, le mariage est enfin décidé ?  
Valere.  
Oui, j' épouse ce soir. Le notaire est mandé.  
Dortidius.  
Parbleu, j' en suis ravi.  
Théophraste.  
Que je t' en félicite !

p66

Dortidius.  
Ma foi, cette fortune est dûe à ton mérite.  
Théophraste.  
Oui, malgré le dépit de tous les envieux.  
Dortidius.  
Dans le fond, tu pouvais espérer beaucoup mieux.

Valere.  
Messieurs.  
Dortidius.  
Non je le pense, et c' est sans flatterie.  
Valere.  
Vous voulez...  
Dortidius.  
Nous savons honorer ton génie.  
Ah ! Tu me rends confus avec ces compliments.  
Dortidius.  
Mais c' est la vérité.  
Valere.  
Si j' avais tes talents,  
si je réunissais tes qualités sublimes,  
ces éloges alors deviendraient légitimes.  
Théophraste.  
Et la future enfin consent donc ?  
Valere.  
à regret ;  
mais que me fait à moi son déplaisir secret ?

p67

Théophraste.  
Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.  
Dortidius.  
Il faut que Rosalie ait le goût difficile.  
Valere.  
Je ne sais quel rival me dispute son coeur ;  
mais Cydalise au fond n' en a que plus d' ardeur.  
Dortidius, *en riant* .  
Cydalise... conviens que la dupe est bien bonne.  
Valere.  
Que mon hymen s' acheve, et je te l' abandonne.  
Je mourais, si l' affaire eût traîné plus longtemps,  
et jamais à ce point on n' excéda les gens.  
Dortidius.  
Moi, ton hymen conclu, d' honneur, je me retire.  
Théophraste.  
Ma foi, je quitte aussi ; le moyen d' y suffire !  
à Valere.  
toi du moins, tu pouvais, animé par l' espoir,  
te faire une raison, t' ennuyer par devoir,  
et l' amour...  
Valere, *riant* .  
Oui, l' amour ! C' est bien ce qui me tente !  
Dortidius.  
Il épouse parbleu dix mille écus de rente.  
Valere, à Théophraste .  
Quoi donc ! Me trouves-tu le ton d' un amoureux ?

Ce serait à mon âge un ridicule affreux.  
On revient aujourd' hui de cette erreur commune,  
et l' on songe au plaisir, mais après la fortune.

Théophraste.

Il a vraiment raison.

Dortidius.

Je pense comme lui.

Valere.

Aurais-je sans cela pu supporter l' ennui  
qui m' obsédait sans cesse auprès de cette folle ?

Eût-elle été Venus, j' aurais quitté l' idole.

Oh ! Je ne donne pas dans de pareils travers.

Théophraste.

On devrait l' avertir de réformer ses airs ;  
elle était autrefois moins difficile à vivre,  
d' où vient qu' elle a changé ?

Valere.

Mais c' est depuis son livre.

Théophraste.

Quoi ! Sérieusement le fait-elle imprimer ?

Valere.

Oui.

Théophraste.

Si l' on n' y met ordre, il faudra l' enfermer.

Dortidius.

Sais-tu bien qu' au besoin ce trait pourrait  
suffire,

si tu pensais jamais à la faire interdire.

Théophraste.

Connais-tu son discours sur *les devoirs des  
rois* ?

Valere.

Ah ! Ne m' en parle pas, je l' ai relu vingt fois ;  
il fallait, à toute heure, essayer cet orage.

Dortidius, *sérieusement* .

Entre nous, cependant, c' est son meilleur ouvrage.

Le crois-tu de sa main ?

Valere.

Bon ! Tu veux plaisanter.

Dortidius, *toujours sérieusement* .

Non, d' honneur ; il me plaît.

Valere.

Et tu peux t' en vanter !

Dortidius.

Je te dis qu' il est bien ; mais très-bien.

Valere.

Tu veux rire.  
C' est une absurdité qui va jusqu' au délire.  
Dortidius.  
Si j' en pensais ainsi, je le dirais très-bas.  
Valere.  
Va, ton air sérieux ne m' en impose pas.  
Dortidius, *fâché* .  
Enfin, monsieur décide, et chacun doit se taire.  
Valere.  
Mais au ton que tu prends, je t' en croirais le  
pere.

p70

Dortidius.  
Hé ! Bien, s' il était vrai...  
Valere.  
Ma foi, tant pis pour toi.  
Dortidius, *plus fâché* .  
Mais, mon petit monsieur.  
Valere.  
Je suis de bonne foi.  
Dortidius.  
Je pourrais en venir à des vérités dures.  
Valere.  
Toujours, quand on a tort, on en vient aux  
injures.  
Dortidius.  
Vous me poussez à bout !  
Valere.  
Et j' en ris, qui plus est.  
Dortidius, *furieux* .  
Ah ! C' en est trop enfin.  
Théophraste.  
Hé ! Messieurs, s' il vous plaît...  
Dortidius.  
Plaisant original, pour me rompre en visiere !  
Théophraste, *se mettant entr' eux* .  
Messieurs, n' imitons pas les pédans de Moliere.  
Permettez-moi tous deux de vous mettre d' accord.  
Valere.  
Moi, j' ai raison.

p71

Théophraste, à *Valere* .  
Sans doute.  
Dortidius.  
Et moi, je n' ai pas tort.

Théophraste, à *Dortidius* .

Vraiment non. Mais enfin on pourrait vous entendre,  
et déjà Cydalise aurait pu nous surprendre.

Dortidius.

L' estime qui toujours devrait nous animer...

Théophraste.

Il n' est pas question, messieurs, de s' estimer ;  
nous nous connaissons tous : mais du moins la  
prudence

veut que de l' amitié nous gardions l' apparence.

C' est par ces beaux dehors que nous en imposons,  
et nous sommes perdus, si nous nous divisons.

Il faut bien se passer certaines bagatelles.

Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

#### ACTE 3 SCENE 4

Cydalise, les philosophes.

Cydalise, *un livre à la main* .

Pardon, si j' ai tardé ; je m' occupais de vous,  
et ce sont-là toujours mes momens les plus doux.

p72

Asseyons-nous, messieurs : ah ! Vous voilà,  
Valere !

On vient de m' apporter le projet du notaire,  
vous en serez content.

Valere.

Le plus cher de mes voeux,  
vous le savez, madame, en formant ces beaux  
noeuds,

c' est d' affermir encor l' amitié qui nous lie.

Cydalise.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie,  
je m' acquite envers vous. Mais, messieurs, à  
l' instant

vous parliez avec feu. Quel sujet important  
pouvait vous diviser ? J' ai cru du moins entendre  
que l' on se disputait.

Valere, *avec un peu d' embarras* .

Il est vrai.

Cydalise.

Puis-je apprendre  
sur quoi vous dissertiez avec tant d' intérêt ?

Valere.

Puisqu' il faut l' avouer, vous en étiez l' objet.

Cydalise.

Moi ?

Valere.



Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

p73

Cydalise.

Quoi donc ?

Valere.

Ah ! Je ne puis en dire davantage.

Je ne sais point louer en présence des gens.

Parlez, messieurs, parlez.

Théophraste.

Tu permets ?

Valere.

J' y consens.

Théophraste.

Dans les siècles passés on cherchait un génie  
qu' on pût vous comparer. Je citais Aspasia,  
et monsieur se fâchait de la comparaison.

Valere.

Je la trouve choquante, et voici ma raison.

Aspasia autrefois put briller dans Athene ;  
mais la philosophie y fleurissait à peine.

Tous les peuples frappés de son éclat nouveau,  
durent se prosterner autour de son berceau ;

tout fut surprise alors. Des talents ordinaires  
brillaient à peu de frais, dans ces siècles

vulgaires,

mais de nos jours l' esprit a fait tant de progrès ;

il est si difficile, après tant de succès,

de se mettre au niveau de ces hommes célèbres,

par qui la barbarie a vu fuir ses ténébres,

que je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,

que l' on balance encore entre Aspasia et vous.

à *Théophraste*.

p74

comparez donc les tems, et voyez où vous êtes.

Théophraste.

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

Valere.

Allons, vous aviez tort.

Théophraste.

Je le sens, j' en rougis.

Cydalise.

N' allez pas là-dessus demander mon avis ;  
je sais trop...

Valere, *avec un ton de sentiment* .

Nous savons que vous êtes sublime.

Dortidius.  
Ce sont nos sentimens ; mais comme il les exprime !  
Il sçait tout embellir.  
Cydalise, *vivement* .  
Ah ! C' est la vérité.  
Valere, *lui baisant la main* .  
Vous me pardonnez donc cette vivacité ?  
Cydalise.  
Je devrais le gronder, son esprit me désarme ;  
on ne peut y tenir, *et je suis sous le charme* .  
Dortidius.  
Personne ne sçait mieux se rendre intéressant.  
Valere.  
Je vois que le génie est toujours indulgent.

p75

Cydalise.  
Monsieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles ?  
Dortidius.  
Je ne m' occupe point des rois, de leurs querelles :  
que me fait le succès d' un siège ou d' un combat ?  
Je laisse à nos oisifs ces affaires d' état.  
Je m' embarrasse peu du pays que j' habite,  
le véritable sage est un cosmopolite.  
On tient à la patrie, et c' est le seul lien...  
Dortidius.  
Fi donc ! C' est se borner que d' être citoyen.  
Loin de ces grands revers qui désolent le monde,  
le sage vit chez lui dans une paix profonde ;  
il détourne les yeux de ces objets d' horreur ;  
il est son seul monarque et son législateur ;  
rien ne peut altérer le bonheur de son être :  
c' est aux grands à calmer les troubles qu' ils  
font naître.  
Théophraste.  
Il voit en philosophe, et c' est voir comme il faut.  
Cydalise.  
On ne trouve jamais son esprit en défaut.  
Valere.  
Madame, il a raison. L' esprit philosophique  
ne doit point déroger jusqu' à la politique.  
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importants,

p76

s' enfoncent par degrés dans l' abîme des tems.  
Tout cela disparaît au flambeau du génie,  
et si l' on peut parler sans fausse modestie,

excepté vous, et nous, je ne découvre rien  
qui puisse être l' objet d' un honnête entretien.  
Cydalise.  
Oui, véritablement, ce sont-là des misères.  
Théophraste.  
Qu' il faut abandonner à des esprits vulgaires.  
Cydalise.  
Je n' appellerai pas de votre autorité.  
à propos, parle-t-on de quelque nouveauté ?  
Valere.  
Nous n' en protegeons qu' une.  
Cydalise.  
Un chef-d' oeuvre, sans doute.  
Valere.  
C' est une découverte, une nouvelle route,  
que l' un de nous, madame, entreprend de trace,  
un genre où le génie a de quoi s' exercer.  
Cydalise.  
Une tragédie ?  
Valere.  
Oui, purement domestique,  
comme nous les voulons.  
Cydalise.  
Je craindrais la critique ;

p77

contre les nouveautés elle a toujours raison ;  
et le public...  
Valere.  
Vraiment, il décide en oison ;  
nous sçavons bien cela : mais nous ferons la guerre.  
Cydalise.  
Je ne sçais, le vieux goût tient encore au  
parterre.  
Valere.  
Nous risquons, il est vrai, surtout les premiers  
jours ;  
mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.  
Nous avons des amis, qui de loges en loges,  
vont crier au miracle, et forcer les éloges ;  
n' avons-nous pas d' ailleurs le succès des soupés ?  
Cydalise.  
Oui ; je n' y songeais pas, et vous me détrompez.  
Valere.  
Nous avons tant de gens qui pour nous se dévouent  
tant de petits auteurs qui par orgueil nous louent  
que je suis assuré qu' avec un peu d' encens,  
nous leur ferions à tous abjurer le bon sens.  
Théophraste, *riant* .  
Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c' est la vérité pure.  
Valere.

Mais non, sans plaisanter, j' en ferais la gageure.  
Cydalise.  
Et ce chef-d' oeuvre enfin l' attendrons-nous  
longtems ?  
Valere.  
Nous sommes occupés de soins plus importants.

p78

Cydalise.  
Quoi donc ?  
Valere.  
Certain auteur dans une comédie  
veut, dit-on, nous jouer.  
Cydalise.  
L' entreprise est hardie.  
Dortidius, *avec feu* .  
Nous jouer ! Mais vraiment, c' est un crime d' état ;  
nous jouer !  
Valere.  
Nous sçaurons parer cet attentat.  
Cydalise.  
Ah ! Le public entier...  
Dortidius.  
Nous pourrions nous méprendre,  
nous l' avons mal méné ; s' il allait nous le rendre.  
Cydalise.  
Ah ! Tous les magistrats élèveraient la voix.  
Théophraste.  
Nous nous sommes brouillés avec ces gens de loix.  
Cydalise.  
Mais la cour...  
Valere.  
Ne prendra jamais notre querelle ;  
nous en avons agi lestement avec elle.  
Dortidius.  
Vous verrez qu' il faudra dire un mot à l' auteur.

p79

Théophraste.  
Oui, du moins on pourrait essayer s' il a peur.  
Valere.  
Le pis aller, messieurs, c' est d' attendre l' orage,  
jusques-là, diffamons et l' auteur et l' ouvrage ;  
armons la main des sots pour nous venger de lui ;  
portons des coups plus sûrs en nous servant  
d' autrui.  
Ne peut-on pas gagner des acteurs, des actrices ?

Nous aurons un parti jusques dans les coulisses.  
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,  
nous montrer, même en loge, aux yeux des  
spectateurs.  
Je connais le public, nous n' avons qu' à paraître :  
il nous craint.  
Cydalise.  
C' est bien dit : qui le brave est son maître.  
Mais notre colporteur tarde bien à venir.  
Il devrait être ici : qui peut le retenir ?  
Dortidius.  
Peut-être qu' il attend.  
Cydalise.  
Il faut qu' on l' avertisse.  
Théophraste.  
Le voici justement.

p80

#### ACTE 3 SCENE 5

Cydalise, les philosophes,  
M Propice.  
Cydalise.  
Entrez, Monsieur Propice.  
Avez-vous du nouveau ?  
M Propice.  
Je ne cours pas après,  
madame. Avez-vous lû les *bijoux indiscrets* ?  
C' est une gaillardise assez philosophique,  
du moins à ce qu' on dit.  
Cydalise.  
L' idée en est comique ;  
mais cela n' est plus neuf.  
M Propice.  
Cela se vend toujours.  
Cydalise.  
Passons.  
M Propice.  
Connaissez-vous la *lettre sur les sourds* ?  
Cydalise.  
L' auteur m' en fit présent.

p81

Dortidius.  
Tout son mérite y brille.

M Propice.  
Vous ne voudriez pas du *pere de famille* ?  
Cela n' est pas trop bon.  
Dortidius, *ironiquement* .  
Vous vous y connaissez.  
M Propice.  
Mais le public le dit, et je l' en crois assez.  
Pour *le livre des moeurs* , je me souviens,  
madame,  
de vous l' avoir vendu.  
*il lit les titres.*  
*réflexions sur l' ame.*  
Cydalise.  
Voyons. Je les connais. Est-ce tout ?  
M Propice.  
Vraiment, non.  
*l' interprétation de la nature.*  
Cydalise.  
Bon.  
C' est un livre excellent !  
Dortidius.  
Sublime !  
Théophraste.  
Nécessaire !  
Cydalise.  
Je le garde ; quelqu' un m' a pris mon exemplaire.

p82

M Propice.  
Ceci, c' est le *discours sur l' inégalité* .  
Cydalise, *le prenant* .  
Ah ! Je vais le relire avec avidité.  
Quel est cet autre écrit... là... que je vois  
en tête ?  
M Propice.  
Madame, ce n' est rien ; c' est le *petit prophete* .  
Cydalise.  
Ah ! Ah ! Je m' en souviens ; il est très-amusant.  
M Propice.  
Oui, c' est un badinage infiniment plaisant.  
N' attendez-vous plus rien de mon petit service ?  
Cydalise.  
Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monsieur Propice.

ACTE 3 SCENE 6

Cydalise, les philosophes.  
Cydalise.  
Ah ! Je relirai donc mon livre favori.

Valere.

Quoi ! l' *inégalité* ? c' est bien le mien aussi.

Théophraste.

Ce livre est un trésor ; il réduit tous les hommes

au rang des animaux, et c' est ce que nous sommes.

L' homme s' est fait esclave en se donnant des loix,

p83

et tout n' irait que mieux s' il vivait dans les bois.

Cydalise.

Pour moi, je goûterais une volupté pure

à nous voir tous rentrer dans l' état de nature.

Théophraste.

Les esprits dans l' erreur sont encor trop plongés,

et l' on est retenu par tant de préjugés... !

Il est tant de sçavans qui n' en ont pas l' étoffe... !

Cydalise.

Mais que nous veut Marton ?

#### ACTE 3 SCENE 7

Cydalise, Marton, les philosophes.

Marton.

Madame, un philosophe

demande à vous parler.

Cydalise.

Il se nomme ?

Marton.

Crispin.

Cydalise.

Le nom est singulier.

p84

Dortidius.

Oui, parbleu !

Cydalise.

Mais enfin.

Les noms ne prouvent rien : ah ! Ciel ! Quelle surprise !

#### ACTE 3 SCENE 8

Cydalise, les philosophes,

Marton, Crispin.

Crispin, *allant à quatre pattes* .  
Madame, elle n' a rien dont je me formalise.  
Je ne me régle plus sur les opinions,  
et c' est-là l' heureux fruit de mes réflexions.  
Pour la philosophie un goût à qui tout cède,  
m' a fait choisir exprès l' état de quadrupède :  
sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,  
et je vois moins de sots qui me blessent les yeux.  
Cydalise, à *Valere* .  
Il est original du moins dans son système.  
Valere.  
Mais il est fort plaisant.  
Marton.  
Moi, je sens que je l' aime.

p85

Crispin.  
En nous civilisant, nous avons tout perdu,  
la santé, le bonheur, et même la vertu.  
Je me renferme donc dans la vie animale ;  
vous voyez ma cuisine, elle est simple et frugale.  
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins ;  
mais j' ai sû m' enrichir en perdant des besoins.  
La fortune autrefois me paraissait injuste ;  
et je suis devenu plus heureux, plus robuste  
que tous ces courtisans dans le luxe amollis,  
dont les femmes enfin connaissent tout le prix.  
Prévenu de l' accueil que vous faites aux sages,  
madame, je venais vous rendre mes hommages,  
inviter ces messieurs, peut-être à m' imiter,  
du moins si mon exemple a de quoi les tenter.  
Cydalise.  
Sçavez-vous qu' on démêle, à travers sa folie,  
de l' esprit ?  
Dortidius.  
Mais beaucoup.  
Marton.  
Je dirais du génie ;  
et jamais philosophe à ce point ne m' a plu.  
Théophraste.  
C' est ce que nous cherchions ; un homme convaincu,  
qui plein de son système, et bravant la critique,

p86

aux spéculations veut joindre la pratique.  
Cydalise.  
Dans le fond, ce serait un homme à respecter ;



mais par les préjugés on se sent arrêter.

Crispin.

Ma résolution peut vous sembler bizarre.

Cydalise.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare ;  
mais votre empressement ne peut qu' être flatteur ;  
vous êtes philosophe, et même à la rigueur.

Crispin.

Je me suis interdit de consulter les modes,  
j' ai cru que des habits devaient être commodes,  
et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

Théophraste.

On juge ici, monsieur, l' homme par ce qu' il vaut,  
et non par les habits.

Crispin.

C' est penser en vrai sage.

Cydalise.

Mais qui peut nous venir ?

p87

### ACTE 3 SCENE 9

M Carondas, Cydalise,  
les philosophes, Crispin, Marton.

M Carondas, *fixant beaucoup Crispin et  
marquant de l' embarras* .

J' ai rempli mon message,  
madame... et le notaire... arrive en un moment.

Cydalise.

Qu' avez-vous ?

M Carondas, *montrant Crispin qui  
se cache un peu derriere Cydalise* .

Quel est donc cet animal plaisant ?

Cydalise.

C' est un grand philosophe, il sera de la fête.

Crispin.

En vérité... madame...

M Carondas, *à Valere* .

Ah ! La maudite bête !

Nous sommes découverts.

Valere.

Hé ! Comment ?

p88

M Carondas.

C' est Crispin,  
le valet de Damis.  
Crispin, *se relevant* .  
Hé ! Oui, M Frontin :  
parlez haut ; oui, c' est lui.  
Cydalise.  
Quel est donc ce mystère ?  
Crispin, *en montrant Valere* .  
Le valet de monsieur est votre secretaire,  
et je me suis servi de ce déguisement,  
pour remettre en vos mains un billet important,  
*montrant M Carondas*.  
surpris chez ce fripon.  
Cydalise, *ouvrant le billet* .  
Je connais l' écriture ;  
*à Valere*.  
c' est la vôtre, monsieur.  
Crispin.  
Lisez, je vous conjure.  
Valere, *aux philosophes* .  
Ah ! Nous sommes perdus !  
Cydalise *lit haut, mais d' une voix*  
*altérée, et qui s' affaiblit peu à peu.*  
*je te renvoye, mon cher Frontin, ce recueil*  
*d' impertinences que Cydalise appelle son*  
*livre. Continue de flatter cette folle, à qui*  
*ton nom savant en impose. Théophraste*

p89

*et Dortidius viennent de me communiquer un*  
*projet excellent qui achevera de lui tourner*  
*la tête, et pour lequel tu nous seras nécessaire.*  
*ses ridicules, ses travers, ses...*

Crispin.  
Elle baisse la voix,  
et n' ira pas plus loin, à ce que je prévois.  
M Carondas.  
Ah ! Traître de Crispin !  
Dortidius, *à Valere* .  
L' aventure est fâcheuse,  
mais nous y sommes faits.  
Valere, *bas* .  
Quelle disgrâce affreuse !  
Que lui dire ? Sortons.  
Cydalise.  
Lisez, monsieur, lisez ;  
et justifiez-vous après, si vous l' osez.  
De vos séductions j' étais donc la victime !  
Et mes yeux sont ouverts sur le bord de l' abîme !  
Que vous avais-je fait pour me traiter ainsi ?  
Allez, et de vos jours ne paraissez ici.

Votre confusion suffit à ma vengeance.  
Ingrats ; d' autres peut-être auront moins  
d' indulgence.  
C' est le dernier espoir de mon coeur outragé :  
partez.

p90

Valere, *furieux* .  
Ah ! Malheureux !  
M Carondas.  
Voilà notre congé.  
*ils sortent.*  
Cydalise.  
Les cruels, à quel point ils m' avaient prévenue.

ACTE 3 SCENE 10

Damis, Rosalie, Cydalise  
Marton, Crispin.  
Cydalise.  
Venez, Damis, venez, je sens que votre vûe  
me rappelle l' excès de mon aveuglement.  
Damis.  
Les voilà démasqués, l' erreur n' a qu' un moment.  
Ils sont assez punis de n' être plus à craindre,  
et ce n' est plus à vous, madame, de vous plaindre.  
Cydalise.  
à ces hommes pervers j' avais sacrifié  
les devoirs les plus saints, et même l' amitié.  
Vous êtes bien vengé ! Ma chère Rosalie,  
je reconnais mes torts, que ton coeur les oublie ;  
je les répare tous en te donnant Damis.

p91

Damis.  
Vous trouverez en moi les sentimens d' un fils.  
Rosalie.  
Tous mes voeux sont remplis, le ciel me rend ma  
mere.  
Crispin.  
Moi, j' épouse Marton pour terminer l' affaire.  
Marton, *au public* .  
Des sages de nos jours nous distinguons les traits :  
nous démasquons les faux, et respectons les vrais.



# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)